

## Prédication sur la manne (Ex 16 et He 11,11-13)

*Claire Clivaz, dimanche 22 février 2015*

«Donne-nous aujourd’hui notre pain de ce jour». Ces mots millénaires du Notre Père, que nous allons redire tout-à-l’heure, sont au cœur de la méditation que nous propose Pain pour le Prochain et l’Action de Carême pour notre marche vers Pâques. Du pain, de quoi subsister et être rassasié, mais limité à ce qu’il nous faut pour le jour. Comme la manne du désert dont il fallait juste ce qu’il faut.

Il y a un jour de ma vie où j’ai brusquement compris cette demande du Notre Père, où je me suis mise à l’aimer d’un amour révolté. Etudiante à Paris, je m’étais risquée à assister à un culte au Temple de l’Etoile, dans le 16<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, quartier huppé s’il en est. Le part-terre n’était fait que de beaux chapeaux et confortables manteaux. Le pasteur du lieu, sans doute par grand souci d’honnêteté, avait cru bon d’adapter le Notre Père, et au moment de la demande du «pain de ce jour», dans un Notre Père qu’il prononçait seul pour toute l’assemblée, il avait remplacé le «donne-nous notre pain de ce jour» par «donne-nous notre pain spirituel de ce jour». J’avais enragé, silencieusement dans mon coin. Dieu nous garde, frères et sœurs, de spiritualiser le pain de ce jour. D’oublier qu’on peut manquer de pain, vraiment.

Parce qu’après tout, on n’est jamais assuré de rien, nulle part. Ma maman, enfant et adolescente pendant la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, me racontait le rationnement de guerre que certains d’entre nous se rappellent avoir connu ici, et que dans les bus lausannois, on lisait ce panneau pour encourager les gens : «le pain dur n’est jamais dur, pas de pain, ça c’est dur».

Le pain du Notre Père ne peut être qu’un pain total, le vrai de farine, celui que nous mâchons de nos dents, et le pain global de nos vies, spirituel et affectif, tout ce qu’il nous faut pour aller de l’avant. De même que je n’aime guère voir les sens de l’Ecriture divisés entre historique d’un côté et spirituel de l’autre, que Dieu nous garde de diviser pain de farine et manne spirituel, ou de croire que nous aurions fait assez de réserve de pain, soit de farine, soit d’esprit. D’autres avant nous, dans le désert, ont cru bons de se fier à leurs réserves... qui au matin avaient disparu, pourri.

Ce pain global, ce pain de farine et d’esprit, il nous en faut «pour ce jour». Ni plus ni moins. C’est dans cette conviction que nous pouvons regarder cet adage choisi pour notre marche vers Pâques : «moins pour nous, assez pour tous!». Il dit l’espoir fou que nous pourrions vivre une saine régulation communautaire des biens, comme le raconte le récit que l’Exode 16 :

«Les Israélites recueillirent la manne dans le désert – les uns beaucoup, les autres peu. Mais lorsqu'ils en mesurèrent la quantité, ceux qui en avaient beaucoup n'en avaient pas trop, et ceux qui en avaient peu n'en manquaient pas. Chacun en avait la ration nécessaire». Cette régulation communautaire est encore plus frappante que la manne elle-même.

Oh bien sûr, elle est très spéciale, cette manne. Sur votre papillon du culte, vous voyez les deux consonnes hébraïques qui forment le mot «manne», qui veut dire «quoi ??», man-hou. Le mot manne c'est une question «quoi ??». Un peu comme notre *was-ist-das* pour désigner l'imposte qui s'ouvre dans la fenêtre. «Man'hou», c'est le signe de notre interrogation sans fin sur ce qui nous tombe du ciel, sur ce quo nous tombe dessus. Ce mot n'apparaît que 13 fois dans tout l'Ancien Testament, et seulement en lien aux quarante années d'Israël dans le désert. Extraordinaire la «manne», au point que le mot va devenir proverbial : la manne financière, la manne touristique, la manne budgétaire... quand il y a trop, tellement.

Littéralement incroyable, cette substance blanche au goût de miel, peut toutefois être « identifiée avec la sève d'une sorte de tamaris, qui est produite quand cet arbuste est attaqué par des parasites comme les cochenilles; et il semble bien que cette sève du

tamaris, dont les filaments se solidifient en séchant, soit comestible et consommée par les Bédouins dans certaines régions désertiques. Cet arbuste a tout naturellement reçu le doux nom de *Tamarix mannifera*, ce qui, en latin, signifie bien sûr "Tamaris porteur de manne". Ce phénomène semble d'ailleurs se produire pour d'autres végétaux, et l'on parle ainsi de manne du frêne<sup>1</sup>. La manne a donc son appui dans la nature, gardons-nous de penser qu'elle ne serait que pain spirituel... 40 ans dans le désert, cela laisse place à la vraie faim. Elle se mange vraiment la manne : pas besoin d'en faire un pain spirituel seulement.

Le plus extraordinaire dans la manne n'est donc finalement pas sa présence, mais tout ce qui se passe autour d'elle, ce qu'elle déclenche et notamment cette régulation communautaire : «lorsqu'ils en mesurèrent la quantité, ceux qui en avaient beaucoup n'en avaient pas trop, et ceux qui en avaient peu n'en manquaient pas. Chacun en avait la ration nécessaire». On croit rêver... nous, ici et maintenant, on en est plutôt à souhaiter appliquer de toutes nos forces l'adage «moins pour nous assez pour tous!». On le sait, mais on l'oublie quiètement, au Brésil se cultivent d'énormes champs de graines de soja afin

---

<sup>1</sup> Voir le blog de Patrice Rolin pour cette explication : <http://biblique.blogspirit.com/archive/2011/10/07/la-manne-c-est-quoi.html>; dernier accès le 22/02/15

de nourrir nos poulets, nos porcs et nos bœufs, ici en Suisse. Et pour cultiver ces champs, on doit d'abord défricher des forêts ou des savanes. Le résultat en est que les familles de petits paysans brésiliens n'ont plus suffisamment de terres à cultiver. On est à mille mille du miracle de la manne dont «chacun avait la ration nécessaire».

L'heure est à la lutte pour reboiser, notamment, et votre calendrier de Carême vous propose toute une série de «recettes pour un monde meilleur», sous l'égide bienveillante de Doris Leuthardt transformée avec humour en «Sainte Doris, devenez la patronne du climat», au gré d'une pétition que nous voilà invités à signer pour mettre en marche nos autorités !

Que le «moins pour nous» soit urgent, m'a encore frappé en passant quelques jours à Madrir où pour 2.50euros, vous pouvez faire un excellent repas de tapas à satiété, accompagné d'un verre de cidre, alors que chez nous nous n'avons même pas un café pour ce prix. Sans être économiste, voir le prix des repas dans cette coquette capitale européenne m'a laissée songeuse : impression que nous n'irons pas encore bien loin comme cela au sein de l'Europe, avec de telles différences de prix.

Il y a donc, au premier abord, une immense évidence économique dans cet adage «moins pour nous assez

pour tous» ! Si nous acceptions d'avoir moins pour nous ici, il y aurait sans doute assez pour tous !!! Que chacun ait sa ration ! Mais dans le temps longs des années du désert, l'expérience du «moins pour nous» ne se fait pas sans douleur pour les Israélites. Elle passe par le pourrissement des biens. Je dois expérimenter le «moins pour moi», pour arriver lentement, jour après jour à l'«assez pour tous».

Le temps nous entraîne sans grâce dans l'expérience du «moins pour moi», chers frères et sœurs, il me semble, l'expérience inexorable de ce qui pourrit en nous et pour nous : moins de force, moins de santé, moins de temps de vie, moins d'argent ou moins de travail parfois, moins d'affection, moins d'autonomie. Plus nous avançons en âge, plus l'expression «moins pour nous» devient une description de ce que nous vivons, une réalité, et non pas quelque chose à faire. Chaque jour qui passe, j'ai moins pour moi, et c'est dur, parfois. En prime, il n'est pas du tout évident de voir en quoi le «moins pour moi», cela permettrait de l'«assez pour tous». Même si les mots de l'apôtre Paul résonnent sans fin : «il faut que je diminue pour que vous croissiez...».

Ce jeu d'échange du trop plein et des manques est difficile à saisir à l'échelle de l'individu. Il faut probablement changer de point de vue et d'échelle pour relativiser les choses, et replacer les moins des

uns, le trop plein des autres dans un cadre global commun qui est le nôtre, celui du temps long, voir très long. Comme le rappelait une collègue américaine dans une conférence cet été à Lausanne, «nous devons accepter comme une évidence scientifique que les êtres humains ont altéré de manière irrévocable les conditions de vie sur notre planète. Je reconnais aussi que nos actions passées ont conduit à contracter ce que les écologistes comme David Tilman nomme une «dette d’extinction» - et que cette dette sera payée. Nous sommes au début de l’extinction de masse des plantes et animaux, sur la terre et dans les mers. Nous vivons pour un temps, le mieux que nous pouvons, nous vaquons à nos occupations et aidons de notre mieux nos compagnons de route. Mais nous – ainsi que les générations qui vont nous suivre – allons assister et témoigner de la 6<sup>ème</sup> grande extinction de la vie sur la terre»<sup>2</sup>.

La 5<sup>ème</sup> extinction a eu lieu il y a 66 millions d’années, avec la disparition des dinosaures. La 6<sup>ème</sup> extinction serait en route depuis 13'000 ans, et aurait démarré de fait avec la colonisation de la terre par l’homme.

---

<sup>2</sup> Bethany Nowviskie, «Digital Humanities and the Anthropocene» (24 juillet 2014), Editions VITAL-DH, Lausanne : 2015, [etalk.vital-it.ch/dh](http://etalk.vital-it.ch/dh) ; consulté le 22.02.2015. Pour le passage cité, cf : <http://etalk.vital-it.ch/?dir=Nowiskie#9> à <http://etalk.vital-it.ch/?dir=Nowiskie#14>

Vision grave et déroutante : nous qui sommes si fiers de nous et nous percevons toujours comme couronnant au 6<sup>ème</sup> jour le jardin d’Eden que nous serions venus décorer de notre subtile présence, nous marquerions en fait, à l’échelle du temps global de notre planète, le début de la 6<sup>ème</sup> extinction des espèces, de part notre capacité brillante à coloniser à notre sauce la planète terre, notre planète mère.

La perspective de ce temps très long, le réalisme de cette «dette d’extinction» que nous ne pouvons plus oublier désormais et dont nous avons commencé à payer la facture, remet singulièrement les choses en place. «Moins pour nous», cela a commencé il y a très longtemps, en termes de ressources vitales sur la terre, et nous participons à notre petite échelle à cette expérience du moins. Et quand bien même nous invoquons Sainte Doris au secours du climat ! Avec sagesse, il nous appartient de constater que «nous vivons pour un temps, le mieux que nous pouvons, nous vaquons à nos occupations et aidons de notre mieux nos compagnons de route». Qui nous aident en retour.

Et nous voilà, chacun dans notre genre, un Moïse. Les quarante années à errer dans le désert aboutissent pour ce leader, il ne faut pas l’oublier, à cette scène emblématique où Moïse contemple la terre promise, si désirée, si voulue, depuis le mont

Nebo sans y parvenir. Il meurt là, en ayant juste pu apercevoir l'objet de sa quête, ce qui l'avait tenu si longtemps.

Le parcours de Moïse, sa mort, illustrent de manière forte ces mots de l'Épître aux Hébreux : «c'est dans la foi qu'ils moururent tous, sans avoir obtenu la réalisation des promesses, mais après les avoir vues et saluées de loin, et après s'être reconnus étrangers et voyageurs sur la terre». C'est un vrai chemin de Carême que de se reconnaître étrangers et voyageurs sur la terre. C'est notre patrie et notre carte d'identité chrétienne, faite de dépossession. Je me reconnais étrangère et voyageuse sur la terre, et je laisse à d'autres ce que je croyais avoir. Je ne verrai peut-être pas de quelle manière ce que je laisse peut permettre à d'autres d'avoir assez. Mais en acceptant de ne pouvoir que saluer, au loin, les promesses, en acceptant le statut d'errante sur la terre, je m'allège. Et je me découvre portée par notre Père au cœur de mère, qui me nourrit d'une manne nouvelle chaque jour.

Amen